

Dans ce même roman « Les pauvres cons », le personnage principal finit sa vie à Lajamanu, bourgade australienne, installée dans un désert, aux dimensions proportionnelles du continent au sein duquel on le constate.

Cet homme, s'appelant Olivier Garnier, ressent comme une corrélation se faisant sans cesse plus évidente en lui, entre ce désert, lui présentant en quelque sorte un paysage ne sachant pas concrètement en être un, tout en caractérisant l'espèce à laquelle il appartient, ne présentant pas à son tour, par ses initiatives, des perspectives pouvant là aussi être concrètement considérées comme telles. Finalement celui-ci ne privilégie pas ce lieu spécifique, comme s'il s'avérait à sa sensibilité être vecteur de solution, celui-là est plus pour lui un miroir, qu'il ne saurait être une parade.

Bien sûr certains me feront remarquer, qu'en tenant compte de cette absence qui nous habite, cette sorte de renoncement intégral à toutes solutions, peu importe leur genre, incarne à sa manière une solution.

Si Olivier Garnier décide de séjourner pour de bon dans le désert, c'est avant tout parce qu'à la fin de sa vie, toutes les initiatives générées par les êtres que nous sommes, à leurs extrémités, en guise de conclusions, se sont toutes montrées synonymes, peu-importe l'aspect emprunté pour en faire la démonstration, de désertification, c'est-à-dire qu'à l'image d'un désert ces tentatives elles aussi ont été de ce qui est, tout en étant au final de ce qui n'est pas.

Pour certains ce que je prétends paraîtra comme intolérable, ne disons-nous pas de nous, que nous incarnons le progrès, la civilisation, voire même, non pas la lumière, mais une autre lumière permise par nos soins et pouvant dans ce cas être aperçue comme multipliée, comme si ce que nous sommes détenait de quoi à ce point pouvoir la refléter, qu'elle en deviendrait plurielle.

Bien sûr je n'ai rien inventé, de toutes manières en guise d'innovations nous ne savons que reproduire, d'ailleurs pour ceux qui seraient tentés par l'aventure à ce propos, s'il leur prenait d'imaginer ce qui n'existe pas, ce qui n'existe pas s'empresserait en retour de ne plus les faire exister.

Avant de poursuivre ce chapitre, j'aimerais dire quelques mots de ce même Olivier Garnier, qui fut à un moment de ma vie un ami, jeune garçon moins âgé que moi d'un an et qui ne survécut pas à une leucémie, aussi chaque fois que je rédige une fiction, je veille à ce que le personnage principal porte son prénom et son nom, m'offrant de permettre à ce camarade de vivre quelques existences par procuration.

Comme quoi ce procédé auquel je m'abandonne là encore nous avertit que l'absence, très à la fois permet tout autant qu'elle ne permet rien, l'existence sur un plan humain demeure à jamais une donnée par définition aléatoire, nous qui ne pouvons-nous satisfaire de la vie, devrions sans doute réviser l'ordre de nos fondamentaux, notre productivité dévoile d'elle une improductivité toujours supérieure, comme déjà expliqué ce déficit en nous exploite nos avancées du moment pour se faire plus conséquent, avancées justes mais au niveau du réel en permanence insuffisantes, faisant que plus nous sommes, moins nous sommes.